



La Découverte

Christian Topalov (dir.), *Philanthropes en 1900. Londres, New York, Paris, Genève*

Grâne, Créaphis, 2020, 650 pages

Alexandra Hondermarck

DANS **TRAVAIL, GENRE ET SOCIÉTÉS** 2022/2 (N° 48), PAGES 213 À 215

ÉDITIONS **LA DÉCOUVERTE**

ISSN 1294-6303

ISBN 9782348076091

DOI 10.3917/tgs.048.0213

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2022-2-page-213.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

Creative Commons - Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).



Christian Topalov (dir.)

***Philanthropes en 1900. Londres,
New York, Paris, Genève***

Grâne, Créaphis, 2020, 650 pages.

Donner une vision d'ensemble des acteurs de la philanthropie dans quatre grandes villes occidentales autour de 1900 : tel est le projet de l'imposant ouvrage dirigé par Christian Topalov, dans le sillage d'une « entreprise collective » (p. 22) initiée en 2005 puis soutenue par un financement ANR « Europhil » quelques années plus tard. La matérialité de l'ouvrage signale directement l'ampleur du travail, tant en termes d'empirie que de qualité de l'édition. Avec pas moins de deux cents pages uniquement dédiées aux figures et graphes en annexe, *Philanthropes en 1900* s'annonce également comme une leçon de méthode de sociologie et d'histoire quantitative. L'ouvrage, qui rassemble les contributions de treize des chercheurs impliqués dans ce projet, recueille une masse extrêmement importante de résultats, dont certains ont donné lieu à des publications séparées au cours de ces dernières années. L'ensemble a fait l'objet d'un remarquable travail d'harmonisation et de mise en cohérence, autour d'une même méthodologie appliquée à des sources très homogènes.

L'enquête collective se fonde sur l'analyse de répertoires philanthropiques parus « autour de 1900 » (plus précisément entre 1890 et 1903), afin de dresser un portrait synchronique des femmes et des hommes qui « investissent » – temps, argent, mais aussi réputation – dans les œuvres philanthropiques à Londres, New York, Paris et Genève. Ce faisant, la philanthropie fait l'objet d'une démythification : dans la droite lignée des travaux d'histoire et de sociologie récents sur la question par exemple Thomas Adam, [2009] Thomas Depecker, Marc Olivier Déplaud et Nicolas Larchet, [2018], elle est considérée comme un « sport de riche » plutôt qu'un élan du cœur (p. 10), comme un « investissement » (p. 9) propres aux classes les plus aisées. Le terme de « philanthropie » n'a, pour autant, pas vocation à occulter la présence d'autres termes proches dans les sources – « charité », « bienfaisance », ou encore « réforme ». Si ces termes sont employés comme des synonymes quasiment interchangeables dans l'analyse, la méthode se veut attentive aux catégories indigènes mobilisées. À rebours d'une histoire des grandes figures ou des principales institutions philanthropiques, l'approche vise à restituer la diversité sociale des individus impliqués afin de comprendre leur répartition dans ces « mondes de la charité », dont l'échelle considérée est la ville, ainsi que les rapports sociaux qui s'y jouent.

D'une manière générale, la méthode suivie n'est donc pas l'exégèse des discours de légitimation des œuvres, mais la recombinaison minutieuse de ces « mondes de la charité ». Dans une première partie intitulée « Des sources », l'ouvrage souligne les biais de la

documentation sur laquelle se fonde le projet : loin d'être un simple enregistrement, les répertoires philanthropiques prétendent donner une vue d'ensemble des œuvres charitables à des philanthropes qui aspirent à orienter leurs investissements, à prendre contact, ou à bénéficier des retombées symboliques de la figuration. Ces répertoires sont le fruit d'organisations ou d'individus impliqués dans ces « mondes de la philanthropie » et constituent un point de vue, voire une prise de position. Ils ne sont donc pas exhaustifs et ne citent que les principaux membres de chaque œuvre. Dans le sillage des *Laboratoires du nouveau siècle* [Topalov, 1996 ; 1999], la démarche adoptée part du point de vue de ces sources, c'est-à-dire des définitions et des classifications indigènes. En suivant rigoureusement ce principe méthodologique, contributeurs et contributrices proposent une analyse lexicale du langage réformateur dans la deuxième partie de l'ouvrage (« Des mots, des causes et des œuvres »), avant de se pencher sur une sociographie et une analyse des réseaux des acteurs dans la troisième partie (« Des acteurs ») puis sur les logiques spatiales des activités philanthropiques dans la quatrième et dernière partie (« Des espaces »).

Dans cette démarche, quelle est la place accordée à l'étude des rapports de genre ? D'une manière générale, la question traverse l'ouvrage en filigrane, notamment au moment des sociographies approfondies de la philanthropie à New York, Paris et Genève. Dans leur ouvrage sur la philanthropie à Genève, Thomas David et Alix Heiniger avaient décidé de ne pas consacrer de chapitre à la place des femmes, au risque d'uniformiser l'étude de leur rôle et des rapports de genre qui traversent le monde philanthropique [David et Heiniger, 2019]. Ici, un choix différent est fait : la troisième partie de l'ouvrage (« Des acteurs », au masculin neutre) s'ouvre spécifiquement sur un chapitre intitulé « Femmes et hommes en charité ». Alix Heiniger et Christian Topalov y interrogent l'idée commune selon laquelle les activités charitables offrent un « espace d'action publique aux femmes » (p. 228) et une possibilité d'émancipation relative des tutelles masculines, voire de lutte pour leurs droits. Pour ce faire, ils étudient la répartition genrée des rôles charitables.

D'après leur analyse, « si les qualités de cœur nécessaires à l'exercice de la charité étaient volontiers décrites comme féminines », les mondes charitables des années 1900, tels que décrits dans les répertoires, demeurent très largement masculins (p. 194). Cette surreprésentation masculine est aussi l'effet des sources, qui, en ne citant que « celles et ceux qui comptaient en charité » (p. 194), laissent dans l'ombre un certain nombre de « petites mains » de la charité, moins visibles et pourtant cruciales pour le fonctionnement des œuvres, et supposées plus féminines. Certains espaces de la philanthropie sont toutefois particulièrement ouverts aux femmes – comme les œuvres à clientèles féminines ou infantiles, ou encore le secours aux pauvres – tandis que d'autres leur demeurent fermés – la prévoyance, l'épargne, les associations de métiers et certaines grandes causes réformatrices. D'une manière générale, l'étude révèle une importante proportion d'« œuvres mixtes » (plus

de 40 % des œuvres) au sein desquelles hommes et femmes collaborent. Celles-ci permettent aux femmes d'accéder à des œuvres situées au centre du réseau, tandis que les œuvres intégralement féminines sont plutôt situées à la périphérie. Alix Heiniger et Christian Topalov soulignent toutefois que collaborer à une œuvre ne signifie pas, pour une femme, s'exempter de toute tutelle masculine : les répertoires isolent par exemple ces actrices de leurs cercles familiaux [Battagliola, 2009].

Pour conclure, *Philanthropes en 1900* propose une somme qui frappe par sa cohérence méthodologique et la cumulativité des résultats de l'enquête collective. Chaque chapitre peut être lu isolément du fait d'un constant effort de contextualisation et de clarification de la méthodologie. Un prolongement possible serait d'interroger l'expression de « mondes » charitables adoptée tout au long de l'ouvrage et empruntée à Howard Becker [1982]. D'un côté, ces « mondes » sont envisagés à l'échelle de la métropole, ce qui permet de considérer les réputations et les sociabilités à l'échelle locale, sans pour autant s'interdire l'étude des connexions possibles entre eux au sein de scènes internationales comme les congrès. D'un autre côté, l'étude des répertoires ne permet que partiellement de rendre compte de leur délimitation et des luttes pour la définition de la « philanthropie » puisqu'elle ne donne pas à voir celles et ceux qui sont aux marges de ces espaces légitimes et tentent d'œuvrer pour en faire partie. Au total, Christian Topalov et son équipe dressent un panorama impressionnant des acteurs de la philanthropie de grandes villes occidentales autour de 1900, qui donne envie d'en savoir plus sur les dynamiques à l'origine de cette grande « photo de classe », ainsi que sur son évolution.

Alexandra Hondermarck

Sciences Po – Centre de sociologie des organisations (CSO)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAM Thomas, 2009, *Buying Respectability: Philanthropy and Urban Society in Transnational Perspective, 1840s to 1930s*, Bloomington, Indiana University Press.
- BATTAGLIOLA Françoise, 2009, « Philanthropes et féministes dans le monde réformateur (1890-1910) », *Travail, genre et sociétés*, n° 22, p. 135-154.
- BECKER Howard, 1982, *Art Worlds*, Berkeley, London, University of California, 1982.
- DAVID Thomas et HEINIGER Alix, 2019, *Faire société. La philanthropie à Genève et ses réseaux transnationaux autour de 1900*, Paris, Éditions de la Sorbonne.
- DEPECKER Thomas, DÉPLAUDE Marc-Olivier et LARCHET Nicolas, 2018, « La philanthropie comme investissement. Contribution à l'étude des stratégies de reproduction et de légitimation des élites économiques », *Politix*, vol. 1, n° 121, p. 9-27.
- TOPALOV Christian, 1996, « Langage de la réforme et déni du politique. Le débat entre assistance publique et bienfaisance privée, 1889-1903 », *Genèses*, vol. 23, p. 30-52.
- TOPALOV Christian, 1999, *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France, 1880-1914*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- TOPALOV Christian, 2015, *Histoires d'enquêtes, Londres, Paris, Chicago (1880-1930)*, Paris, Classiques Garnier.